N° 90 — 14e Année

LE NUMERO CINQ CENTIMES

(10 Germinal, An 110)

Lundi 31 Mars 1902

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

REDACTION : ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (près la place du Trichon) — TOURCOING, rue VERTE, 59

Siège administratif Rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS ROUBAIX-TOURCOING. Trois mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr. Nord et départements limitrophes Trois mois, 5 francs. — Un an, 20 francs.

PRIX DES ANNONCES : ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne. RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 50 — FAITS DIVERS . . . . . 0 fr. 75 — LOCALES . . . . . 1 fr. 00

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10.

Téléphone

LIBERTÉ

Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus invraisemblable que ce fait inouï : les cléricaux se réclamant de la liberté, s'en proclamant les partisans, les défenseurs !

Libéraux, les sectaires du catholicisme apostolique et romain ; libéraux, les jésuites ; libéral le *Syllabus* !

Tout le passé des cléricaux, toute l'histoire, donnent un démenti éclatant à cette audacieuse affirmation.

La liberté, nous savons comment ils l'ont pratiquée quand ils étaient au pouvoir. Il n'est pas une seule liberté, pas une, dont la France leur soit redevable. Toutes, liberté individuelle, liberté de conscience, liberté de la presse, liberté municipale, liberté de réunion, liberté d'association, sont l'œuvre des républicains, qui les ont conquises malgré eux et contre eux.

Quand ils parlent de la liberté, les cléricaux ont certainement *soin d'ajouter* une de ces fameuses restrictions mentales, en honneur chez les jésuites. Ils entendent la liberté pour eux, mais non pour les autres.

Voici, par exemple, l'amiral Rieunier qui proteste parce que M. de Lanessan a supprimé les cérémonies autrefois en usage dans la marine le jour du Vendredi-saint.

Quel cas le pieux amiral fait-il de la liberté des marins juifs, protestants, libres-penseurs, ou simplement indifférents ? Il prétend les obliger à participer à ces cérémonies destinées à commémorer la mort du Christ. De même, sous l'Ordre moral, on envoyait les soldats parader le dimanche à l'église, en service commandé, avec les tambours et la musique du régiment.

La *Croix* crie au scandale et au sacrilège à propos des banquets gras du Vendredi-Saint. « Ce n'est pas seulement, déclare-t-elle, un défi à la foi des catholiques, c'est une profanation ».

Et la liberté, qu'en faites-vous, ô Croix.

Il vous p'ait de faire maigre le Vendredi-Saint, avec des sardelles, des poules d'eau, des canards sauvages, sans compter les poissons les plus exquis, le tout arrosé des vins des meilleurs crus. Vous êtes libres.

Pourquoi d'autres ne seraient-ils pas libres de dîner simplement avec une tête de veau ou un saucisson ?

Est-il rien de plus pharisaïque, d'ailleurs, que la conduite de ces gens qui ne croient ni à Dieu ni à diable, qui transgressent toute l'année les commandements de l'Eglise, et n'observent jamais le maigre de l'ordinaire vendredi, mais qui pour tout au monde ne feraient pas gras le Vendredi Saint ?

Que devient ici la religion ? Quelle part a-t-elle dans cette coutume puérile en même temps qu'impérieuse ?

Autant est respectable l'homme de conviction et de foi qui professe sincèrement et scrupuleusement une religion, quelle qu'elle soit ; autant sont méprisables les hypocrites et les farceurs qui n'affichent des idées religieuses que comme un moyen de parvenir, ou parce que c'est bien porté dans un certain monde, ou encore afin d'en imposer au peuple et de le maintenir dans la servitude.

On connaît la théorie : « Il faut une religion pour le peuple. »

Libéraux, les républicains respectent toutes les opinions sincères, toutes les croyances, toutes les illusions.

Mais la liberté ne le qu'ils la comprennent telle qu'ils l'appliquent n'a rien de commun avec celle des cléricaux.

Que les catholiques aient toute liberté d'exercer leur culte ; qu'ils puissent jeûner pendant le carême, faire maigre le Vendredi-Saint, et bombance le jour de Pâques. Nul n'y trouve à redire.

Que ceux, au contraire, qui n'admettent pas les prescriptions catholiques, assurent leur façon de vivre comme ils l'entendent. Il n'y a là ni défi, ni profanation.

C'est, tout simplement, ô cléricaux, la liberté !

Georges ROBERT.

Calomnies sur le manteau

On nous écrit :

Outre les calomnies imprimées que les clérico-nationalistes répandent contre le ministère, il en est d'autres qui se cachotent à l'oreille sous le manteau de la cheminée et qui ne sont pas les moins dangereuses ; ce matin ma bonne m'est venue demander si elle devait retirer son argent de la caisse d'épargne. — Pourquoi donc le retirez-vous ? lui dis-je. — « C'est que l'on dit que le gouvernement doit s'emparer de tout l'argent des caisses d'épargne pour subvenir aux frais des élections. »

Evidemment ma bonne n'a pas inventé cela. On a dû lui suggérer cette crainte, à elle et à bien d'autres, pour amener contre le souverainement les pauvres braves gens bien simples en les faisant trembler pour leurs économies. Il importe de les rassurer en leur disant bien haut que c'est là une sotte ou plutôt une grande canaillerie électorale et que les fonds placés aux Caisses d'épargne sont absolument en sûreté.

M. T.

AU JOUR LE JOUR

Il a mangé du saucisson !

C'est M. Emile Lemaître, candidat républicain à Boulogne-sur-Mer.

Voilà, dit la *Dépêche*, le candidat qui sollicite les voix d'une population aussi respectueuse des croyances religieuses que celle de la 1re circonscription de Boulogne.

Oui, le voilà, cet homme qui a mangé du saucisson et qui, néanmoins, veut être député ! Ah ! le cynique scélérat !

Et, comme on le voit bien, ce Lemaître, qui n'est pas Jules du tout, attablé devant une tranche de saucisson que Satan lui présente avec un affreux sourire. La tire circonscription de Boulogne-sur-Mer le *regarde, épouvantée ; mais si vous croyez* que cela le gêne !

Heureusement, le châtiment ne se fera point attendre. La tre circonscription se vengera de cette tranche de saucisson qui lui reste sur l'estomac. Ah ! c'est fini de rire, diraît ce redoutable bonnet de coton qui s'appelle O. de la Dêtle, et « le bon sens saura prendre sa revanche, s'écrie la *Dépêche* contre celui qui a mangé du saucisson. »

Enfin, le voilà qui parle le *bon sens* ; il n'était pas trop tôt, vraiment.

Ah ! qu'en termes galants !...

« Le pitoyable Machiavel politique qui depuis plus de douze ans bât la grosse caisse sur l'idée républicaine pour prendre part aux bénéfices de l'assiette au beurre, qui a fait de la politique un véritable métier, qui a mis la politique en exploitation comme une boutique de charcuterie, etc., etc. »

Est-ce de M. Delory qu'il s'agit ? Non, c'est d'un de *nos* amis, et c'est le *Travailleur* qui s'exprime en ces termes galants.

Il nous semble pourtant, M. Delory, que vous la connaissez bien, vous, l'assiette au beurre. Et n'avez vous pas fait de la politique « *un véritable métier* » ? Est-ce qu'elle ne vous nourrit pas grassement, en bon petit bourgeois qu'est la coule douce ?

Avant de jeter la pierre aux autres, rappelez-vous donc la maxime des anciens : « Connais-toi toi-même. »

Une question

Une question à la *Dépêche*, à l'*Echo du Nord* et à la *Croix*.

M. Paul de Cassagnac a raconté que dans un grand nombre d'arrondissements « les comités donnent dix, vingt mille francs à des guitounds incapables d'être élus, qui en garderont les trois quarts dans leurs poches. »

Nos confrères réactionnaires pourraient-ils nous dire s'il y a des candidats de ce genre dans le Nord, et quels ils sont ?

Gageons qu'ils vont nous trouver très indiscrets.

C'est un rêve

Notre ami Debierre ayant montré, dans la réunion publique de jeudi à La Madeleine, que le collectivisme était une utopie, un collectiviste, M. Lucet, conseiller municipal, lui a répondu en ces termes, d'après le *Travailleur* : « Pourquoi ne serait-il pas permis à l'homme des temps présents de rêver une Patrie plus grande que celle d'aujourd'hui, où tous, Français, Allemands, Russes, etc., seraient unis dans un même sentiment d'humanité et de solidarité » ?

Certainement, il est permis de rêver cela. Mais, quand les collectivistes pensent-ils que ce rêve sera réalisable ? Quand supposent-ils que les Allemands consentiront à être dominés par leur Kaiser, les Russes par leur Tzar ? Dans quel nombre d'années indéterminé ?

Nous avons autre chose à faire qu'à épuiser les forces de la démocratie à la poursuite de lointaines chimères. Au rêve, les républicains préfèrent la réalité.

Encore un !

Encore un ami de M. Méline jeté par dessus bord par les nationalistes. C'est M. Muzet député du 1er arrondissement de Paris. En vain a-t-il régulièrement confondu ses votes avec ceux des réactionnaires ; en vain a-t-il voté notamment contre la loi sur les associations. Les nationalistes ne lui savent aucun gré de son attitude, et la Patrie française lui oppose un clérical, M. Auffray, patronné par M. François Coppée.

Ainsi se vérifie chaque jour davantage ce que nous avons prédit : après avoir contribué à développer le mouvement nationaliste, M. Méline et ses amis seront emportés par lui.

JEAN DU NORD

LES PATOIS D'CHEZ NOUS

PATOIS DE VALENCIENNES

L'GALIBOT

A Jules MOUSSERON.

Dins l'couloir sombre, l'actif mineur travaille,
Eclairé d'eun l'eum'rott qui tremblotte à ch'vaille [piau ;
I tape à l'veine : à g'noux, as s'vinte ou bin su s' dos..
Quand s'pioch' détache un bloc es cavé ed [père tressaille.

L'silence est morne et lourd. Près d'li, un tiot [gos' baille :
Ch'est un tireu d'berlin's, qu'on nomme ga- [libot.
Un pauv' esclav', qui va pieds nus dins ses [chabots,
Privé d'air et d'soleil et qui souvint toussaille.

Dus qu'il est l'noir terri, l'grand monchaux [sous l'ciel gris ?
Dus qu'i d'allot juer avec ses camarades,
In cachant à galliett's, et faire ses escapades.

Bah ! bah ! d'ouvrer à l' fosse i n'a pas grands [soucis !
Car, si comm' les p'tiots qu'vaus du fond i [s' donn' dé l' peine.
A s' mason ch'st un grand' joi' pour li d' porter [s'quinaine.

Georges PIDIT.

Pages Littéraires

CONTE POUR LE JOUR DE PAQUES

CONTE D'AMOUR

PAR

André THEURIET

Il y avait à Séville, dans le faubourg de Triana, un garçon de quinze ans nommé *Remito et Morenito*. Il était orphelin de père et de mère, avait poussé à la bonne aventure comme une herbe sauvage sur le pavé de Triana, couchait tantôt à la belle étoile, tantôt dans l'écurie d'une posada, se nourrissait d'une poignée de glands doux ou d'une friture achetée au rabais, et faisait, pour vivre, cent petits métiers dont le plus lucratif consistait à vendre des programmes aux portes des théâtres. Malgré ses vêtements en loques, c'était un joli garçon aux yeux lumineux, à la bouche souriante, aux cheveux crépus, au teint fortement hâlé, ce qui lui avait valu son surnom de *Morenito*. Il avait, du reste, un peu de sang gitano dans les veines et, comme les gitanos, il était d'humeur indépendante, amoureux de vagabondage et passionné pour les courses de taureaux.

Le jour du Vendredi Saint, il s'éveilla avec l'esprit morose. Pendant toute la quinzaine de la Passion, les théâtres avaient été fermés, et, n'ayant pas pu exercer son métier de vendeur de programmes, il ne possédait pas un *cuarto* en poche. Sa pauvreté lui était d'autant plus sensible que le jour de Pâques, devait avoir lieu une magnifique *corrida* de taureaux, avec Mazzantini et Frascuelo comme *spadas*, et que, vu le vide de sa bourse, il serait forcément privé de ce spectacle favori. Néanmoins, il résolut d'aller chercher aventure dans les rues de Séville, et, après avoir adressé une prière à la *Vierge de la Escorera*, à laquelle il était très dévot, il secoua les brins de paille qui étaient restés dans ses cheveux et se hâta de sortir de l'écurie où il avait couché.

⁂

La matinée était magnifique. Sur le ciel d'un bleu foncé, la svelte tour rose de la *Giralda* se découpait avec netteté. Les rues étaient déjà pleines de gens de la campagne, venus à Séville pour assister aux processions des *Confradias*. En passant devant la Cathédrale, Morenito ne vit spectacle plus que d'amateurs qui assiégeaient déjà le bureau de location, et cela augmenta encore l'amertume de son regret. Pendant quatre heures, il battit le pavé de la rue Sierpes, humant l'odeur des fritures où des gâteaux à la cannelle se résolaient dans l'huile bouillante ; suivant à la piste les joueurs qui se prononcent lentement devant les cafés et ne pavanaient, montés dans leurs petites voitures à deux chevaux étroites. Il se creusait le cerveau à chercher un honnête moyen de gagner quelques *pesetas* ; il avait, en vain, essayé de s'*ablier* aux vendeurs qui criaient les programmes des processions avec le nom des diverses confréries ; toutes les places étaient prises et on le rebutait partout. Enfin, n'en pouvant plus, le ventre creux, le dos recuit par le soleil, il déboucha sur la place de la Constitution, où devaient stationner les processions, et, trouvant sous l'un des portails de la *Audiencia* un recoin plein d'ombre, il résolut de s'y reposer en attendant le passage des *Confradias*.

Il fut dit dîner », et, à défaut de déjeuner, le Morenito se paya une bonne tranche de sommeil. Il s'endormit bientôt profondément et il était, ma foi, très beau ainsi : étendu tout de son long sur la dalle blanche, un bras replié sous sa tête *noire crépue*, fermant ses paupières aux longs cils et entr'ouvrant dans un vague sourire ses lèvres rouges qui découvraient à demi ses petites dents très blanches.

Pendant qu'il sommeillait, un couple de touristes vint à passer : deux jeunes gens, mari et femme probablement, en tout cas, un couple d'amoureux : cela se voyait à la façon dont ils se donnaient le bras.

— Regardez donc comme il est joli, ce gamin, dit le jeune homme à sa femme, en s'arrêtant pour contempler le dormeur, et quel charmant tableau cela ferait !... Comme la pose est amusante ! Tout y est, jusqu'au geste original de cette main ouverte, qui a l'air d'attendre que quelque aubaine y tombe pendant le sommeil.

— Sais-tu, reprit la jeune femme, une bonne surprise à lui faire, à ce dormeur : ce serait de poser dans sa main une pièce blanche qui le ferait sauter à son réveil !...

Les amoureux sont généreux. Le jeune homme prit, dans son porte-monnaie, une pièce de cinq francs et la posa délicatement sur la main ouverte qui, par un mouvement machinal, se referma à demi au contact frais du métal. Puis, le couple s'éloigna en riant.

⁂

Le Morenito continuait à dormir, et, tout en dormant, il rêvait. Il rêvait que, sur une échelle couleur d'arc-en-ciel, la *Vierge pure de la Esperanza* descendait jusqu'à lui. Elle avait, dans ses cheveux, une couronne de lis et portait des roses blanches dans ses mains. Et elle lui disait, d'une voix douce comme miel :

— Juanito, tu n'as jamais oublié de me prier matin et soir... En l'honneur de la résurrection de mon fils, je veux l'en récompenser... Tu iras aux Toreros ce dimanche !

En même temps, la Vierge secouait, dans la main du Morenito, les pétales de ses roses blanches et, en tombant, chaque feuille de rose se changeait en une pièce d'argent, et le Morenito éprouvait une telle joie que cela l'éveilla. Il s'étira, et, de l'une de ses mains, *ô miracle !* une pièce blanche s'échappa et tomba avec un bruit argentin sur la dalle... Il n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles. Il ramassa la pièce. C'était une belle et claire pièce de cinq pesetas. La Vierge ne s'était pas moquée de lui, et il pourrait aller à la corrida !... D'un bond, il lut sur pied et se mit à courir vers la *Plaza de Toros*.

Comme il tournait le coin de la *calle San Pablo*, il heurtait une fillette du faubourg de Triana, qu'il connaissait depuis l'enfance et qui se nommait *la Chata*. Elle était très pâle et avait ses grands yeux noirs pleins de larmes.

— Qu'as-tu, Cha ! lui demanda-t-il.

— Ma mère est malade, répondit elle, et voilà deux nuits que je passe sans me coucher... Le médecin est venu ce matin et a ordonné des remèdes. Je suis allée à la *botica*, mais le pharmacien n'a rien voulu me donner à crédit... Que faire ? Si les cloches sonnent pour elle, elles sonneront aussi pour moi... Je ne lui survivrai pas !

Le Morenito resta pensif un moment, les yeux plongés dans les yeux noirs de la Chata ; puis, brusquement, prenant la pièce *miraculeuse*, il la mit dans la main de sa petite amie.

— Tiens, *nina mia*, dit-il, prends cet argent ; il me vient de la *Vierge de la Esperanza*, et la *bonita Madre* ne sera pas fâchée si je l'emploie à guérir ta mère.

La Chata était si émue qu'elle ne prit même pas le temps de le remercier, et qu'elle courut, sans se retourner, chez le pharmacien...

⁂

Il était écrit que le Morenito n'irait pas, décidément, à la première course de taureaux. Mais, comme il y a des compensations au monde, il n'en passa pas moins un gai dimanche. Ce jour-là, la mère de la Chata allait mieux, et celles ci vint remercier Juanito dans la cour de la posada. Elle avait fait un brin de toilette, et, avec le reste de l'argent du Morenito, elle avait acheté deux roses rouges qu'elle avait piquées dans ses cheveux noirs. Ils s'en allèrent tous deux se promener le long du Guadalquivir, sous les orangers en fleurs de l'Alameda.

Le printemps avait mis je ne sais quelle flamme dans les yeux de la Chata, et peut-être aussi un sentiment plus tendre contribuait-il à cette illumination. Quant ils se trouvèrent dans un recoin plus ombreux, formé par de hauts buissons de myrtes, la fillette jeta brusquement ses deux bras autour du cou de Morenito, et lui dit sans la moindre fausse honte :

— *Te quiero, companero !* (Je t'aime, camarade !)

Et, tandis que les cloches sonnaient pour la fête de Pâques, ces deux enfants de quinze ans échangèrent leur premier baiser d'amour.

André THEURIET,
de l'Académie Française.

Orthodoxe !

On mande de Vienne que le colonel Grimm, de l'armée russe, condamné hier à la prison perpétuelle pour crime de haute trahison, appartient à la religion orthodoxe.

Ce détail n'a pour nous aucune importance. Mais que vont dire les pieux journaux qui, dans leur zèle « orthodoxe », avaient tout de suite affirmé que Grimm était un « sale coupin » ?

C'est, entre autres, l'opinion de Gaston Poinsonnais, à qui si qualité de juif catholique donne en la matière une incontestable compétence.

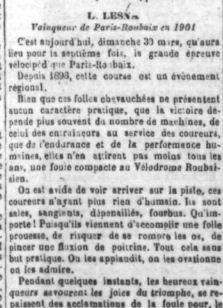
Nos anti-dreyfusards et nos anti-sémites sont vous, le *Croix* va prolonger son deuil, la *Dépêche* et l'*Echo* n'ont d'autre ressource que de consacrer encore cet

« Il n'y a pas d'affaire Dreyfus », comme dirait l'antijuif Méline !

LA COURSE PARIS-ROUBAIX

(30 mars - 7e année)

Le vainqueur probable



L. LESS.
Vainqueur de Paris-Roubaix en 1901

C'est aujourd'hui, dimanche 30 mars, qu'aura lieu pour la septième fois, la grande épreuve cycloréd'une Paris-Roubaix.

Depuis 1893, cette course est un événement régional.

Rien que ces foules cheveuchées ne présentent aucun caractère pratique, que la vitesse dépende plus souvent du nombre de machines, de ceux des entraîneurs au service des coureurs, que de l'endurance et de la performance humaines, elles n'en attirent pas moins tous les ans, une foule compacte au Vélodrome Roubaisien.

On est avide de voir arriver sur la piste, ces coureurs n'ayant plus rien d'humain. Ils sont sales, sanglants, dépenaillés, fourbus. Qu'importe ! Puisqu'ils viennent d'accomplir une folle prouesse, de risquer de se rompre les os, de gagner une fluxion de poitrine. Tout cela sans but pratique. On les applaudit, on les ovationne on les admire.

Pendant quelques instants, les heureux vainqueurs savourent les joies du triomphe, se repaissent des acclamations de la foule pour, le lendemain, ne conserver de tout cela, que la forte courbature.

Les vainqueurs de Paris-Roubaix sont : en 1895, J. Fischer qui fit le parcours en 9 h. 17 minutes ; en 1896, Maurice Garin, en 10 h. 43 minutes ; Maurice Garin est encore vainqueur en 1897, faisant la route en 8 h. 43 minutes ; en 1899 la victoire appartient à Champion, en 8 h. 22 minutes ; Bouhours triomphe en 1900, faisant le parcours en 7 h. 40 m.

Enfin l'année dernière Lesna arrive premier des professionnels, en 10 h. 49 minutes, et Chapperon le premier des amateurs, en 11 h. 16 minutes.

Ces noms sont à jamais populaires dans le monde des bicyclistes.

LA VIE RÉGIONALE

TABLETTES LILLOISES

Pâques mouillées. — Vacances. — Collégiens et soldats. — Courses de Lille. — Lundi de Pâques — Pèlerinage de Loos

Au moment où je confectionne ces tablettes lilloises, la pluie tombe que c'en est une bénédiction. Encore une légende qui s'en va de ces Pâques fleuries, deux mots qui faisaient si joliment ensemble. Les cloches nous sont revenues de Rome, mouillées comme des cloches à plongeur. Heureux pour elles qu'elles aient solides vêtements de bronze, sans quoi, les pauvres risqueraient fort de tremper leur provision d'œufs. Des œufs à la coque, quoi ! N'importe, l'averse peut s'obstiner, on la narguera dans son logis clos et l'on fêtera les Pâques en famille, voilà tout !

⁂

C'est le moment ou jamais, d'ailleurs, de mettre les petits plats dans les grands. Il n'est point une maisonnée qui n'ait son collégien ou son soldat.

Avec Pâques, les portes des collèges et des casernes s'ouvrent toutes grandes et on donne la volée aux prisonniers. Vous les avez vu passer dans nos rues sous la conduite d'un sergent, gagnant la gare, nos chers tourlouroux portant en sautoir la musette ou à la main le baluchon. Entre deux morceaux de boule de son, le pioupiou a placé les hardes dépenaillées que la maman ravaudera soigneusement pendant la permission, pendant que le papa, très fier, promènera dans le village l'uniforme tout flambant neuf de son gas.

C'est l'époque des grands et prolongés repas de famille où l'on s'attarde à table, où l'on évoque entre deux beuveries le prix d'excellence du collégien et les galons du soldat. On fait des projets pour le mois d'Août, quand l'aîné sera caporal et que le collégien aura rapporté au logis sa moisson de lauriers. Ces espérances bâtachées ne sont pas inutiles. Elles donnent du réconfort aux primesautiers et regragnent moins triomphant leur collège ou leur casernes.

⁂

Si l'on trouve le moyen à la maison de faire la nique à ce printemps qui manque à toutes les traditions ensoleillées, il n'est guère possible de faire courir des chevaux sur des pistes détrempées. Ces courses du lundi de Pâques ne sont intéressantes que sous une belle flambée de soleil avec un terrain bien sec.

Rien n'est lamentable comme le spectacle de tous ces chevaux glissant à chaque effort et finissant par s'effondrer dans la boue.

Il serait vraiment dommage de ne pas avoir pour lundi une trêve à l'averse. Nous n'avons plus guère que ces fêtes de l'Hippodrome pour nous consoler de la suppression du Concours Hippique. Les Courses continuent à passionner la population. C'est un des sports qui est resté le plus jeune et le plus vaillant.

⁂

En revanche si le mauvais temps est capable d'éloigner — ce qui serait fâcheux — nos concitoyens de l'Hippodrome, rien ne pourrait empêcher les fidèles du pèlerinage de Loos de se rendre à leur endroit de prédilection. C'est tellement une tradition entrée dans nos mœurs que ces pèlerins endurcis ne comprendraient pas le lundi de Pâques sans ce voyage à Loos.

Dès le lundi matin, on voit de longues théories de voyageurs se dirigeant vers la coquette commune pour y savourer en compagnie le jambon et la tarte à prunes.

On va à Loos comme on allait autrefois au bal de la Nouvelle-Aventure. Marie Claire y rencontre son Raoul. Souvent, elle n'est plus dentellière. Elle est devenue modiste et porte aux oreilles des diamants en toc.

G.-D. JEANDOUZY.

Nos Dépêches

Parfil télégraphique et téléphonique

Les Préparatifs des Funérailles de CECIL RHODES

C'est jeudi qu'aura lieu à Capetown la cérémonie religieuse des funérailles de Cécil Rhodes. Son corps est publiquement exposé jusqu'à lundi dans sa villa de Groote Schuur, près Canetown. Lundi, il sera transféré à Capetown même et exposé jusqu'à jeudi dans la salle des séances de la Chambre des Députés, dont, — on le sait, — il était toujours membre, mais qui ne s'est plus réunie depuis un an et demi, en raison de la guerre et de l'état de siège.

Jeudi, un service funèbre sera célébré à la cathédrale de Saint-Paul, à Londres, en l'honneur du célèbre financier, et on dit que le roi Edouard y assistera en personne. L'empereur d'Allemagne, lui qui blâma si énergiquement le raid Jameson, a adressé une dépêche de condoléances à Edouard VII, à l'occasion de la mort de l'initiateur principal du raid. O morale impériale !

Les exécuteurs testamentaires de Cecil Rhodes sont ses frères, Jameson et l'avoué Hawksley, l'homme de la Charterred, qui détient tant de secrets relatifs au rôle de M. Chamberlain dans le « raid » fameux.

Le Testament de Cecil Rhodes

Pour l'éducation impérialiste

Le *Daily Mail* se dit en mesure de déclarer que Cecil Rhodes, dans son testament, laisse la majeure partie de sa fortune, en dehors de quelques legs personnels et de dons à sa famille, à l'exécution d'un vaste plan impérialiste d'éducation.

Depuis longtemps il était occupé de ce projet, mais il ne s'en était ouvert à *personne*, pas même à ses intimes, qui ne l'ont connu que par le testament. Ce plan embrasse tous les pays où flottent les couleurs anglaises ; il a pour but l'amélioration intellectuelle de la race et l'extension de l'idée de l'impérialisme ; *dans quelques jours nous saurons les détails.*

Les exécuteurs testamentaires sont lord Rosbery, lord Grey, M. Albert Beit, le docteur Jameson, M. Hawkley, son avoué, et M. Michit, *directeur de la banque Standard, de Capetown.*

La Guerre au Transvaal

LES NÉGOCIATIONS

Le *Petit Bleu* dont on sait les attaches avec la légation boër et dont les renseignements ont en conséquence une autorité particulière, annonce que les renseignements publiés sur les journaux anglais sur le fou du War Office ne reposent sur aucun fait authentique.

Le War Office dit le *Petit Bleu*, d'accord du reste avec le général Kitchener et lord Alfred Milner, a donné ordre à la censure de refuser la transmission de toute dépêche privée relative aux incidents du voyage des chefs transvaaliens et à l'échange de vues diplomatiques qui peut s'ensuivre. Ont seules droit de passage, les dépêches officielles destinées au cabinet de Londres, qui veut pouvoir écrire l'histoire à sa manière et manœuvrer les pourparlers définitifs — si pourparlers définitifs il y a, — dans le secret le plus absolu, pour échapper à la pression de l'opinion bourgeoise anglaise ou européenne.

Le *Petit Bleu* dément ensuite de façon formelle le bruit de négociations particulières qui seraient entamées à Paris entre le docteur Leyds et les boërs des communes dont nous avons signalé l'arrivée dans la capitale.

Entrevue des trois chefs

Camp du général Walter Kitchener, près de Kierksdorp, 25 mars.

Au dire de certains orientalistes, le général Delarey lui-même était à l'ouest des colonnes anglaises, hors de leur atteinte.

Trois cents Boers s'échappèrent vers le Sud, en vue de Kierksdorp.

Les dépêches parlent d'un Canadien tué et de quatre autres qui, entourés, se rendirent.

On ajoute que les premiers détestent que **Dewet et Steijn ont en récemment une entrevue avec Delarey, près de Kierksdorp.**

Schalk-Burger ignore où se trouve De Wet

Amsterdam, 29 mars. — Une dépêche annonce que Schalk-Burger ignore où se trouve De Wet avec qui il voudrait se rencontrer.

LA GUERRE CONTINUE

Contre Delarey

Echec complet de la tentative anglaise — Colonne anglaise disparue

Les télégrammes de l'Afrique du Sud étaient rares, hier. Les renseignements se sont satisfaits et les faits de Pâques donnent au cabinet de Londres une trop belle occasion d'étoffer, pendant quelques jours, les nouvelles désagréables pour qu'il n'en profite pas.

On sait, toutefois, l'échec complet éprouvé par lord Kitchener dans son grand mouvement **contre Delarey, qui a échoué aussi pleinement que celui qu'il tentait. Il y a quelques semaines, contre Dewet.**

Décidément, le système des blockhaus, quoique fort coûteux, ne vaut rien. On peut se demander maintenant par quoi lord Kitchener va le remplacer.

La disparition totale de la colonne Grenfell, qui, on s'en souvient, devait faire sa jonction avec celle de lord Methuen quand il a été capturé, rend le tout plus inexplicable.

Sans aucun doute, le War Office sait à quoi s'en tenir à ce sujet et nous pouvons parmi de supposer **qu'il pourrait bien lui être arrivé malheur.** Il est peu probable, en effet, qu'un grenadier comme Delarey laisse passer, une aussi belle occasion de compiler son triomphe.

La villa de Groote Schuur, près de Capetown, où est mort Cecil Rhodes